

La culture est une action, pas un patrimoine !

Pourquoi nous faire croire que nous avons une culture ?

Un stéréotype résistant nous dit que nous aurions tous une culture (d'origine), qui nous serait commune, ce qui permettrait de la nommer et de les cataloguer entre elles : la différenciation par la culture est l'amorce ou l'antichambre d'un « complexe racial » ; le racisme s'exerce là où ce qu'on nomme les origines de chacun marquent au sang un socle et une frontière culturelle irréductibles.

Soit tout le monde est pareil, soit tout le monde est différent ! Certains d'entre nous sont-ils plus différents ou plus identiques que d'autres ! Parler de différence c'est d'une part diviser, d'autre part catégoriser. Car on ne considère pas la personne, mais des signes extérieurs de distinction, écrasants et superficiels, réducteurs et stéréotypés. Dans notre éducation (nationale), volontairement ou non selon les sujets, se forment à travers les manuels des normes de vie (la maison, la famille, la citoyenneté), se dessinent des usages de vie et des typologies sociales (liés au pays), se construisent des façons de voir (l'Histoire ou les arts ou la pensée). Ainsi se sédimente dans l'inconscient collectif l'idée d'une « identité culturelle », propre à notre nation (avec et contre toute réalité historique). C'est ainsi que chacun a la possibilité symbolique de s'identifier à cette « identité » et de valider son appartenance à cette nation. C'est ainsi aussi que chacun est autorisé (puisque l'état au plus haut niveau diffuse cette rhétorique) à distinguer ce qui relève ou non de cette norme et dissocier ce qu'il croit être son « identité » d'autres « identités », méconnues mais qu'il estime lui être étrangères. C'est ainsi que sont entrées dans le vocabulaire, c'est à dire dans les esprits, non plus comme des concepts mais comme des réalités, les notions « d'identité nationale », puis dans la foulée de « diversité culturelle », voire « d'inter-culturalité ou de poly-culturalisme ». Le concept de diversité, stigmatisant, a pour fonction de repousser, d'enfermer. Dans une gauche humaniste, complexée par la colonisation et entretenant une souffrance gênée et impuissante face au racisme structurel de la société française, il faut décompenser : ainsi, quand on parle de diversité, on insiste immédiatement sur sa « richesse (!) », son bénéfice (collatéral), on parle de l'importance de la solidarité et de l'entraide, on parle de coopération et de bénéfice des cultures en présence - puis on parle d'intégration ou d'inclusion sociale (sur le même terrain, d'autres rêvent d'assimilation). On comprend bien que tout ce discours repose sur un principe de différenciation des individus par « familles », afin d'opérer des sélections et de leur donner une place, dans une hiérarchie nationalisante. L'Histoire nous a appris où tout cela nous a mené. La différence c'est le moyen de la distinction c'est à dire de l'éloignement de soi, du marquage d'une frontière, d'une nécessité de poser l'autre hors de soi, au loin. Mais comme cette attitude (culturelle) est en réalité une pensée idéologique, on la compense immédiatement (et de façon vaine d'ailleurs) par la notion d'enrichissement et d'ouverture (d'ailleurs, on parle d'accueil !). Il est bien question de territoire idéologique. Comme cela est insupportable, ce territoire idéologique est masqué par un recours à la culture, à la distinction culturelle (l'essentialisme et le culturalisme menacent souvent, par maladresse, de coïncider), à la reconnaissance de l'identité culturelle d'autrui, aux vocables de groupes sociaux, validant la différence et justifiant la tolérance (vocabulaire excluant et hautain), la solidarité ou l'entraide (tiens !), les mesures de discriminations (positives ou non).

Toute la question repose sur le fait de savoir si ces façons d'aborder ces différenciations sont la conséquence d'un racisme préliminaire et originel (ou fondamental) ou si le racisme est généré par le seul contact effrayé de l'altérité, énoncé comme « différence » - comme si certains d'entre nous étaient plus différents que d'autres (des preuves !), nécessairement identifiante, nommable et pour lequel le recours au fait culturel est une planche de salut manifeste et un argument d'opportunité.

Il n'y a pas des cultures !

On nous dit que les cultures sont liées à des pays, à des climats, à des organisations sociales et politiques, à des rapports sociaux, à des histoires quotidiennes vécues collectivement, à des références partagées, sédimentées et progressivement transmises inconsciemment. A cet endroit, je propose que nous parlions plutôt d'usages, de traditions, d'histoires de pratiques ou de façons de faire, de façons de penser...

On nomme tout cela culture, alors que c'est un ensemble très hétérogène et sans cesse évolutif, qui fonctionne plutôt comme « dépôt » dirait Jean-Louis Sagot-Duvaurois. Mais appelons ce dépôt autrement (patrimoine ?), et utilisons le mot culture pour nommer, non plus les usages communs (souvent pas si communs que cela !), mais les actions, ce qui bouge, ce qui s'échange, ce qui manifeste, ce qui se pratique, culturellement et donc socialement.

On contournera ainsi les dérapages de mises en différence, à cause de la couleur de peau, de la langue, du nom, des religions et/ou croyances métaphysiques diverses, de la nourriture, des cérémonies privées et publiques, des tendances vestimentaires, des divertissements de masse, des pratiques artistiques et sportives collectives, des codifications sexuelles (la filiation), des lieux où on a vécu, où ont vécu nos ancêtres, où sont enterrés nos morts, de l'histoire de la nation...

Car si l'on retient toutes ces typologies, propres à des communautés ou à des régions ou à des signes extérieurs, on développe des sentiments d'appartenance et de non appartenance surtout et on participe à la mythologie des vocables de souche, de racine, de sang, d'origine, de culture, d'identité nationale, d'identité tout court ... !

Où peut conduire le discours d'une collectivité s'attachant à ce que les habitants « vivent mieux ensemble » ? Que veut dire l'expression vivre ensemble ? Vivre les mêmes choses, avoir les mêmes ressentis, les mêmes besoins et les mêmes modes de vie ? Ou bien reconnaître l'altérité, pour certains la « tolérer » (*laisser faire l'inacceptable à côté de soi* : on voit bien le vocable tolérance, très usité dans la religion chrétienne, renferme aussi un concept discriminant). Si l'on parle de *mieux* vivre ensemble c'est que la notion d'ensemble pose problème : c'est que cet ensemble est problématiquement et conflictuellement hétérogène. C'est qu'on parle explicitement de groupes de personnes, de communautés ou d'ethnies, et quand ce sont des personnes isolées, leur « amalgame » à ces groupes est implicite ! C'est ainsi qu'une formulation humaniste (vivre « ensemble ») est une formulation qui désigne une discrimination.

Cessons d'enfermer chacun dans un ensemble de signes de reconnaissance, de le reconnaître et de le ranger dans un agrégat culturel.

Plaquer sur quelqu'un ou sur un groupe des références ou des usages, c'est le freiner, lui flanquer une identité (universelle et anonyme, impersonnelle), l'empêcher de participer au mouvement collectif (présupposer sa propre immobilité), neutraliser la possibilité que sa subjectivité puisse, de quelque façon, s'exercer sans une situation présente ou à venir.

C'est donc :

- nier la subjectivité, l'émancipation, la variation, l'unicité,
- racialement les usages, les traditions et les traits des personnes, amalgamer,
- croire que l'histoire et l'éducation sont plus forts toujours que le vivant, le présent, le projet, la révolution, l'amour, les sentiments, la mort, les questions existentielles, le force des arts...

La culture c'est le travail en cours.

Pourquoi ne pas appréhender la culture comme le moteur dynamique des rapports sociaux du présent, dans lesquels serait engagée (et donc reconnue) la subjectivité de chacun, c'est à dire sa capacité à faire valoir son expérience, ses variations d'avec autrui ou lui-même, la force du présent (interdisant tout amalgame avec une situation déjà vécue). La culture c'est un déplacement et non un état, c'est une relation, un rapport et non une figure ou une représentation.

Une somme immense de caractères universels peuvent être mis en avant, pour valoriser les individus dans leur singularité, ce sont les sentiments (ou leur pulsion), les convictions idéologiques, les désirs de vivre, les potentialités de chacun, l'indicible, les perceptions, les relations... Ici l'usage du pluriel pend tout son sens.

On a construit chez chacun de nous l'idée qu'on appartenait à une éducation, à une nation, à une religion, à une famille, à un territoire (historique, topographique, social, politique, économique...) : et on le prouve par une accumulation de rites adoptés par tous (ou rejetés mais factuellement reconnus comme signes, traces et manifestes de ces appartenances). Mais chacun a le loisir et le droit de poursuivre l'adoption et le prosélytisme (conscient ou non) de ces rites (ou usages ou traditions ou pratiques collectives ou

archétypes ou représentations...), de les déplacer, de les transplanter, de les tordre, de les transformer, de les nier, de les critiquer, de les oublier, de les ignorer, de les travestir, de les nommer et de les étudier...

C'est précisément tout ça la culture : c'est l'ensemble des actions réelles et symboliques, matérielles et immatérielles, qui travaillent ce mouvement de chacun à l'égard du mouvement de tous et réciproquement.

Dominations et libérations réelles et symboliques

L'idée n'est pas de dire qu'il n'y a pas d'usages dominants, de traditions dominantes, d'éducatrices dominantes, d'idéologies dominantes, de religions dominantes, ni que ces dominantes ne sont pas structurantes (en même temps qu'elles sont dominatrices), l'idée est de dire que ce n'est pas ça la culture ! Ce ne sont pas des identités culturelles, des cultures au pluriel. On peut les appeler conditions ou modalités de vie, expériences de vie, traditions religieuses, habitudes de pensée, vocabulaires courants, usages partagés, éducations communes, courants, croisements de pratiques quotidiennes, connaissances communautaires, consciences collectives, sensibilités communes, mœurs diffuses, idéologie diffuse, imitations, reproductions, représentations banalisées, transmises, adoptées... Etc.

Mais la culture n'est pas dans ces constantes, elle n'est pas fixable, elle ne représente pas un capital, un fait ou un état, fut-il commun à plusieurs.

La culture c'est le déplacement, le mouvement, le travail de la subjectivité individuelle face à la somme de ces dominances - croisées sur le chemin de collectifs successifs dans lesquels chacun de nous s'exprime, activement (en sujet de droit) ou passivement (en inclus subordonné). C'est le travail d'émancipation de l'inconscient collectif, sous l'impulsion d'expressions ou de créations partagées. Elle est le chemin que prennent les échanges pour se qualifier, se prolonger, s'incarner, créer.

La culture ce n'est pas un nom, c'est un verbe ! Une action !